

ISMÈNE TOUSSAINT

La maîtresse d'école

*
Les voix de la plaine



LES ÉDITEURS RÉUNIS

La maîtresse d'école

© 2015, 2021 Les Éditeurs réunis

Photo de la couverture : Freepik, Shaun L. / iStock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | 

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution mondiale (sauf au Canada)

INTERFORUM
interforum.fr

Distribution au Canada

PROLOGUE
prologue.ca

ISBN : 978289783 4906

Dépôt légal : août 2021

ISMÈNE TOUSSAINT

La maîtresse d'école

*
Les voix de la plaine



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

La maîtresse d'école

1. *Les voix de la plaine*, 2015
2. *La tentation du théâtre*, 2016

*À mes grands-mères, Laurence Cavan-Geffroy et Berthe Toussaint-Poirier,
qui étaient maîtresses d'école à la même époque que Gabrielle*

*À monsieur Méar,
mon inoubliable instituteur à l'école du Créac'h, en Bretagne*

*À feu mes amis Philippe Cardinal,
petit-fils du fondateur du village de Cardinal, au Manitoba,
et Irène Crites-Danais, agricultrice dans la même commune*

Note au lecteur

Cet ouvrage est un roman. Par conséquent, s'il s'inspire de la vie de la romancière Gabrielle Roy (1909-1983), il prend aussi des libertés avec elle et mêle des faits et des personnages réels à des faits et des personnages imaginaires.

Les lecteurs désireux de connaître sa véritable histoire pourront se reporter à son autobiographie, *La détresse et l'enchantement*, suivie de *Le temps qui m'a manqué*, ainsi qu'aux livres et aux biographies ayant paru depuis sa disparition. Par ailleurs, je les invite à découvrir deux de mes ouvrages, *Les chemins secrets de Gabrielle Roy* et *Les chemins retrouvés de Gabrielle Roy*, qui ont donné la parole aux témoins de son existence. Ils y retrouveront en outre plusieurs personnes devenues des personnages dans le présent roman.

I.T.

1

— Eh bien, Gabrielle, as-tu réfléchi à ton avenir ? As-tu fait le choix de ta future profession ?

Adèle fixait sa benjamine de ses yeux noirs et perçants. L'institutrice de trente-cinq ans se tenait très droite dans un fauteuil de bois, raidie dans sa veste et sa longue jupe noire élimées, et dans ses bottines poussiéreuses à l'avenant, dont l'extrémité rebiquait vers le plafond. Son visage jaune aux joues creusées et ses lèvres étirées en un pli dur trahissaient la lassitude et les épreuves qu'endurait depuis une dizaine d'années cette incorrigible itinérante, en enseignant d'un village à l'autre dans les immenses territoires de la Saskatchewan et de l'Alberta.

— Coiffeuse ? Sténodactylo ? Ou bien peut-être vendeuse ? railla l'aînée, Anna, en se renversant contre le dossier du canapé.

À l'opposé de la femme qui prenait place devant elle, cette coquette dans la quarantaine exhibait une robe coquelicot, que rehaussaient un piquant petit chapeau noir, des bijoux et des souliers à talons hauts de la même teinte. Mais son rouge à lèvres violent parvenait mal à masquer sa bouche mesquine et amère. Ancienne institutrice ayant exercé au Manitoba, elle

avait très vite abandonné son métier pour épouser un menuisier-charpentier, Albert Painchaud, dans l'espoir de mener une vie facile et aisée. Mais l'existence harassante de femme de colon que lui avait imposée cette union et trois maternités successives avaient eu raison de ses rêves de grandeur. Aujourd'hui, elle tentait de les enfouir au plus profond d'elle-même tout en jouant les séductrices.

— Allons, allons, cesse de dire des bêtises, Anna, ces occupations n'ont rien de déshonorant, la reprit Bernadette, une religieuse de trente ans à qui ses interlocutrices avaient cédé par déférence le fauteuil le plus confortable de la pièce. Et Gabrielle est bien assez grande pour nous exposer sa préférence.

Son habit austère de sœur des Saints Noms de Jésus et de Marie contrastait avec son apparence fragile et son doux visage ovale, aux paupières modestement baissées. Peu attirée par le monde et par les tâches domestiques, elle était entrée dans les ordres au début de la vingtaine, sous le nom de sœur Léon-de-la-Croix. Elle aussi avait embrassé une carrière d'institutrice, qu'elle poursuivait à présent avec bonheur à Kenora, une petite ville du nord de l'Ontario.

En cette fin de journée d'été 1928, les quatre sœurs Roy étaient réunies dans le salon d'allure bourgeoise de la demeure familiale, sise à Saint-Boniface, le cœur canadien-français du Manitoba. Leurs parents, Léon Roy et Mélina Landry,

avaient convoqué les trois premières à un conseil de famille qui devait décider du futur de la benjamine, une brillante finissante de l'Académie Saint-Joseph qui tardait à leur faire connaître ses intentions.

Un peu intimidée en face de ses aînées, cette dernière se tortillait de nervosité sur son tabouret, portant de temps en temps ses doigts effilés à sa bouche. C'était une superbe jeune fille de dix-neuf ans, dont les cheveux blond roux tombaient en cascade sur ses épaules. Son teint hâlé faisait ressortir ses grands yeux bleu vert, ses traits fins et ses dents éclatantes. Elle portait une robe de cotonnade blanche, dont la ceinture bleu azur ornée d'un gros nœud de la même couleur soulignait la taille mince et fine.

— Alors, Gabrielle, la relança Adèle avec sévérité, tu nous réponds ?

Avec une tranquille assurance, que ne laissait pas présager son embarras, l'intéressée plongeait son regard mi-rêveur mi-résolu dans les yeux de sa sœur :

— Je veux être écrivaine, déclara-t-elle.

Un silence à la fois interdit et consterné accueillait ces paroles.

Mais le premier moment de stupéfaction passé, Adèle explosa de rage :

— Écrivaine! Écrivaine! hurla-t-elle en se dressant d'un bond. Avoir fait un voyage de plus de douze cents milles depuis le nord de l'Alberta pour entendre cela! Non, ce n'est pas possible! Mais ma petite, poursuivit-elle en pointant Gabrielle d'un index accusateur, tu ne t'imagines tout de même pas devenir écrivaine parce que tu as toujours été la première en composition française et que tu as remporté quelques malheureuses médailles aux concours de fin d'année scolaire? Pour qui te prends-tu?

— A-t-on entendu chose plus ridicule? renchérit Anna en haussant les épaules.

— Pour l'amour du ciel, mes sœurs, calmez-vous, calmez-vous! les interrompit Bernadette d'une voix autoritaire que l'on n'eût jamais soupçonnée chez une personne d'aussi frêle stature. Toi, Adèle, rassois-toi! Nous ne sommes pas venues ici pour nous disputer. C'est vrai, Gabrielle, tu n'es pas raisonnable, ajouta-t-elle en se radoucissant, mais rappelez-vous, mes sœurs, n'avons-nous pas eu nous-mêmes des rêves à son âge?

Un nouveau silence s'installa. Une ombre de regret, comme venue d'un lointain passé, voilait à présent le regard des trois femmes.

— Des rêves... oui, nous avons eu, nous aussi, des rêves d'écriture, soupira Adèle, qui, soudain calmée, s'était laissée choir dans son fauteuil. Mais moi... j'avais du talent, tandis que Gabrielle...

— Mais j'écris depuis que je suis toute petite ! protesta cette dernière.

— Nous le savons, coupa la bouillante institutrice, mais cela ne veut rien dire.

Et, poursuivant comme pour elle-même :

— J'avais... j'ai toujours du talent et d'ailleurs, je n'ai pas renoncé.

Puis, se tournant vers sa sœur aînée :

— Toi aussi, Anna, tu écrivais bien... tes lettres, tes nouvelles...

— Oui, rétorqua celle-ci, laconique.

Visiblement émue, elle affectait de se perdre dans l'examen de ses ongles vernis.

— Et toi aussi, Bernadette, tout ce que tu écris est original, plein de délicatesse et de sensibilité ! s'exclama Gabrielle. Tes lettres sont toujours agrémentées de descriptions poétiques de la nature.

— Nous voulions toutes les trois écrire, avoua sœur Léon-de-la-Croix, les paupières mi-closes sur ses souvenirs. Mais nos prétentions se sont limitées à des compositions françaises,

des lettres, des publications d'articles et de contes dans le bulletin de l'Académie Saint-Joseph ou dans les journaux locaux. Que pouvions-nous espérer de plus?

— Pour écrire, il faut une fortune personnelle, fit observer Anna, qui ne manquait jamais une occasion pour parler d'argent, et des relations pour publier dans une maison d'édition. Des relations au Québec, par exemple, ce qui est loin d'être ton cas, Gabrielle.

— Et il faut aussi beaucoup de volonté! précisa Adèle. Or toi, Gabrielle...

— C'était un rêve hors de notre portée, enchaîna la religieuse, coupant court à toute critique. Et puis nous étions des femmes, nous avons été éduquées dans le dessein de nous marier, d'avoir des enfants et de prendre soin d'une famille. C'est aussi ce que je tâche d'inculquer aujourd'hui à mes élèves.

— Ah, ça, c'est bien une remarque de bonne sœur! persifla Adèle. Demande donc à Anna ce qu'elle pense du mariage et des marmots...

— Ça suffit! s'écria l'ancienne enseignante, je n'ai pas envie de parler de cela et d'ailleurs, j'aime mes enfants. Et puis, ajouta-t-elle comme pour s'en persuader elle-même, les choses ne vont pas si mal que cela depuis qu'Albert nous a construit cette belle maison à Saint-Vital, au bord de la

rivière Assiniboine. En tout cas, toi, Bernadette, c'est sans doute pour mettre tes beaux principes en pratique que tu es entrée dans les ordres...

— Un peu de respect, mes sœurs, répliqua Bernadette, piquée au vif. Quoi qu'il en soit, nous étions trop pauvres pour envisager une carrière dans la littérature et c'est pourquoi nous avons dû choisir un métier. Je ne dis pas cela pour t'embêter, Gabrielle, mais ton devoir est de faire de même pour soulager nos parents. Pense à notre père, il a soixante-dix-huit ans, il a travaillé très dur pour élever notre nombreuse famille. Notre-Seigneur a bien placé sur sa route le premier ministre Wilfrid Laurier, qui lui a offert un poste de fonctionnaire au ministère de l'Immigration, mais tu sais bien qu'on l'a mis prématurément à la retraite il y a quatorze ans, et cela, sans solde. Depuis tout ce temps, maman s'épuise en travaux de couture, de buanderie, et en gardes de bébés pour parvenir à joindre les deux bouts. De plus, songe à notre sœur Clémence, cette éternelle enfant : bien qu'elle ait trente-trois ans, elle restera toujours à leur charge, elle est incapable de faire autre chose qu'aider maman dans ses tâches quotidiennes. Bien sûr, nos parents ont cette belle maison dont tu as bien profité jusqu'à maintenant, mais comment et jusqu'à quand pourront-ils la conserver ?

— Oui, nos parents se sont saignés aux quatre veines pour te payer tes études et te permettre de les poursuivre dans les meilleures conditions, commenta encore Adèle. Et toi, tu

voudrais leur faire de la peine et les décevoir en embrassant une situation qui ne t'apportera que des désillusions. Même à supposer qu'un jour tes livres aient du succès – j'en doute fort, mais admettons –, ils te rapporteraient à peine de quoi survivre. Tu cours après des chimères, Gabrielle, il est temps de revenir sur terre. Tu dois te conformer à nos attentes et gagner ta vie, entends-tu ?

— Gagner ma vie ! Gagner ma vie ! reprit la plus jeune, la mine boudeuse. Comme c'est mesquin ! Et comme tu es mesquine, Adèle ! Tu juges tout à l'aune du rendement ! Mais j'ai quand même le droit de faire ce qui me plaît, non ?

L'orage était sur le point d'éclater de plus belle lorsque la voix stridente de Mélina Roy-Landry appela depuis la cuisine :

— À table, le souper est prêt !

— On arrive, maman ! répondit Anna. Bon, je m'en vais fumer une cigarette sur la galerie et je vous rejoins.

— Nous réglerons cette affaire avec nos parents, conclut Adèle en fusillant la benjamine du regard.

Le petit groupe traversa la cuisine, que la maîtresse de maison mettait un point d'honneur à garder d'une étincelante propreté, pour se rendre dans la cuisine d'été. Clémence achevait de disposer les plats sur une table de jardin que Léon Roy avait fabriquée dans un bois grossier. La jeune

handicapée mentale, avec son dos voûté, ses yeux apeurés où vacillait une lueur d'égarement et son nez pointu, ressemblait déjà à une petite vieille.

— Au menu, y'a d'la salade de chou, d'la purée d'pommes de terre et d'carottes, et des fraises au sucre et à la crème, comme vous les aimez, annonça joyeusement Mélina en se frottant les mains sur son tablier. Tout vient du jardin de vot' père.

C'était une robuste femme dont les cheveux noirs, séparés par une raie et tirés en chignon, étaient parsemés de fils d'argent. Quelques mèches folles s'en échappaient çà et là. À soixante ans révolus, elle avait conservé sa beauté, mais ses traits tirés et sa taille épaisse portaient la marque de son labeur et de ses nombreuses maternités.

Tout à coup, la porte donnant sur l'arrière-cour s'ouvrit pour livrer passage à un vieil homme en manches de chemise, presque chauve et les épaules affaissées. Ses yeux et son visage creux exprimaient la tristesse et une extrême lassitude. Sans un regard pour quiconque, il rabattit ses bretelles sur son pantalon noir rapiécé et se mit à table tandis que les quatre jeunes femmes se levaient et se rasaient en signe de respect.

— Bonsoir, père ! firent-elles à l'unisson.

— Bonsoir, mes filles ! répondit Léon Roy d'une voix taciturne.

Anna s'étant glissée parmi les convives, Bernadette récita le bénédicité puis, de la pointe de son couteau, le père de famille traça un signe de croix sur le pain avant de le partager. Le repas débuta dans un silence troublé seulement par le cliquetis des couverts.

Ce fut Mélina qui, la première, prit la parole.

— Pis, les filles, de quoi est-ce que vous avez parlé ? On vous entendait vous chicaner depuis l'aut' bord d'la maison ! On vous avait dit d'abord de venir pour discuter du sort de not' Gabrielle. Alors, qu'est-ce que t'as décidé d'faire dans la vie, mon enfant ? Mais pourquoi est-ce que t'es si rouge et que tu fais c'te figure-là ?

— Ah, parlons-en, maman ! se plaignit Adèle avec fausseté, figurez-vous que mademoiselle veut être écrivaine !

La ménagère poussa une exclamation de surprise, mais sans manifester le moindre reproche.

— Écrivaine ! Tiens don ! Ma foi, j'suis loin d'avoir fait autant d'études que vous aut' et j'sais pas c'qu'y faut faire pour devenir écrivaine mais y m'semble, enfin, y m'semble que c'est un métier très difficile. Y faut sans doute avoir beaucoup lu et vécu avant d'trouver une phrase originale, un mot juste ou une belle image. Pis, c'est un métier ben solitaire.

— C'est surtout un métier d'crève-la-faim, grogna le père, sortant de son mutisme.

Adèle sauta sur l'occasion pour jeter une once de fiel :

— Voilà ce que je me tuais à lui expliquer tantôt, mais cette tête de linotte ne veut rien entendre. Et puis tout cela est de votre faute, la mère, c'est vous qui lui avez monté la tête depuis son enfance avec tous vos contes de bonne femme !

— Adèle, on ne parle pas de cette façon à notre mère, la sermonna sœur Léon-de-la-Croix, et les contes font partie de notre héritage français. Il nous appartient de les transmettre de génération en génération si nous voulons conserver notre culture au Canada anglais.

— Et puis il n'y a pas à dire, vous l'avez mal élevée, poursuivit l'impétueuse enseignante en ignorant la remontrance de sa sœur, vous en avez fait une enfant gâtée. Vous lui passez tous ses caprices, lui achetez tout ce qu'elle exige, lui cousez les plus belles robes et lui fabriquez les plus beaux chapeaux. Je suis certaine qu'elle était l'élève la mieux habillée de l'école. Vous ne l'avez jamais obligée à vous aider et elle ne sait rien faire de ses dix doigts. Est-il normal que ce soit encore Clémence qui fasse son lit, balaye sa chambre et ramasse tout ce qu'elle laisse traîner par terre ? Des emballages de bonbons, des épingles, son linge de corps, ses bas. Qu'a-t-elle fait de son été, sinon sortir, s'amuser avec ses amis ou se prélasser dans sa chambre ? Pas étonnant qu'elle se comporte en princesse, ne nous écoute pas et n'en fasse qu'à sa tête ! Il faut que cela cesse et que nous prenions des mesures sans plus tarder.

Un coup de poing brutalement asséné sur la table mit fin à ce réquisitoire, faisant sursauter les hôtes. Clémence se recroquevilla sur sa chaise en roulant des yeux effarés.

— Silence, Adèle ! ordonna le père de famille. Tu manques d'respect à ta mère pis en plus, t'es injuste. Puis, baissant le ton pour s'adresser à Gabrielle : tsé, Petite Misère – c'était le surnom qu'il lui avait attribué dans son enfance en raison de sa constitution chétive –, j'te reprocherai jamais l'pain que tu manges à not' table, mais tu vas quand même pas faire comme tes chenapans d'frères ! Joseph, y a quarante et un ans astheure pis y a laissé tomber l'agriculture pour vagabonder comme un quêteux. Rodolphe, y fait encore les quatre cents coups à vingt-neuf ans pis ça nous fait honte dans tout Saint-Boniface...

— T'exagères, Léon, corrigea Méline, qui ne supportait pas la moindre remarque à l'encontre de son fils préféré, Rado a été chef de gare pis y nous envoie toujours d'argent quand y trouve à s'engager. Et Germain, y est quand même instituteur en Saskatchewan...

— P't-êt' ben, p't-êt' ben, bougonna son époux, n'empêche qu'à vingt-six ans, y est toujours aussi ingrat : y a même pas répondu à not' convocation au sujet d'la Misère et on aurait ben besoin qu'y nous envoie d'temps en temps un peu d'argent.

— L'argent, encore l'argent, toujours l'argent! se fâcha à son tour Gabrielle, vous n'avez que ce mot-là à la bouche dans cette famille!

— Oui, l'argent, répéta le vieux pionnier, tu pourras jamais rien faire sans, Gabrielle. J'sais c'que c'est que d'manquer d'argent, moé: mes parents, y m'ont plus souvent nourri d'taloches et d'coups d'pied au derrière que d'plats chauds. Tout ça parce que la terre d'nos ancêtres, à Saint-Isidore-de-Rochester, au Québec, donnait rien que des cailloux et des racines noires. À treize ans, mon père m'a flanqué à la porte et à ton âge, Petite Misère, j'avais déjà fait tous les métiers: commis d'magasin, marchand ambulant, guide-forestier, tenancier d'un restaurant en Nouvelle-Angleterre...

— On connaît la suite, l'interrompit sa femme, t'es venu à Saint-Alphonse, au Manitoba, pis tu m'as rencontrée. Ça valait-y pas la peine de rouler ta bosse? demanda-t-elle en éclatant de rire, car à l'opposé de son mari, elle était toujours portée à voir le bon côté des choses. Au début, ç'a été difficile, ben sûr, mais t'es pas resté longtemps agriculteur, t'es devenu propriétaire d'un magasin général et d'un hôtel. Pis ton poste d'agent d'colonisation nous a permis d'fonder not' belle p'tite famille, pis d'faire construire la belle maison où on dormira tous sur nos deux oreilles à soir.